

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jeannette HUGENIN

Mosaïques : un atelier valaisan

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 121-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

MOSAÏQUES

UN ATELIER VALAISAN

A Loèche-les-Bains, au pied d'une paroi rocheuse qui fait penser à une vision d'Ezéchiel, les malades attendent les bienfaits des sources chaudes, jaillissantes.

C'est là que travaille Suzanne Grichting. Les myriades de petites pierres qu'elle choisit, elle les taille et assemble avec des gestes précis, mais le cœur battant. En elle brûle la flamme qui transmet à l'œuvre son intensité.

La mosaïque est un art de synthèse : assembler ce qui est divisé, d'un morcellement informe composer un tout, voir et faire grand à l'aide d'un matériau infiniment petit, quelle merveilleuse aventure artistique ! La tenter est une gageure, mais Suzanne Grichting peut l'oser. A Paris, elle fut dès son enfance à l'école de l'audace et de la sincérité auprès de son père, le sculpteur Le Bourgeois. De la race des imagiers du Moyen Age, Le Bourgeois est le type accompli de l'artiste artisan. Auprès d'un tel maître, Suzanne Grichting apprit le respect de la matière, cet amour qui engendre la technique. Ne méprisons pas ce terme lorsqu'il évoque l'éternelle association de l'homme, de l'outil et des matériaux au service de la beauté. On rejoint ici les grandes conquêtes de la civilisation.

Dans les premières frises de silex que Suzanne Le Bourgeois exposa à Paris — poissons blancs et roux, animaux évadés de la Genèse, fauves préservés de l'ankylose du jardin zoologique — on est frappé par une grande dignité de style.

A la patiente disposition des pierres, on reconnaît la main d'un maître qui a renoncé à tous les effets faciles du métier et n'a pas craint de confier son message à de simples cailloux.

Lorsqu'on sait l'admiration que Suzanne Le Bourgeois voue à la terre et aux pierres, on ne s'étonne plus de voir vivre cette Parisienne au fond d'une vallée alpestre, au pied de la terrible Gemmi. C'est là qu'elle a épousé Constantin Grichting, montagnard racé, à la voix profonde, qui a de l'esprit plein les yeux.

En 1937, alors que Suzanne prépare la *Lionne couchée* pour l'Exposition internationale de Paris, Constantin, initié par sa femme à l'art de la mosaïque romaine, l'aide avec passion. Leur œuvre obtint le prix d'honneur et fut acquise par l'Etat français. Dès lors, c'est une collaboration de tous les instants entre ces deux artistes qui solidement construisent, rythment, colorent et nuancent des jardins de pierres où frémissent les bêtes, tremblent les feuilles, prient les saints...

Du giron de la terre, les éléments pétrifiés ont passé dans la main des artistes. La nature, qui ne se trompe pas, leur a donné ces cailloux ronds et roux, polis comme des mondes dans les eaux du Rhône ; les silex français aux tons chauds ; les roses tendres des campaniles ; l'or de Sienne et les jaunes d'Afrique et ce rouge antique du Valais où coule le sang de la Passion. Le marbre de St-Triphon, profond comme la nuit, verdit lorsque la lune l'éclaire en coulées de serpentine. Et de la neige de Carrare jaillit la colombe du Saint-Esprit.

D'innombrables œuvres issues de la clarté française et de la vigueur montagnarde naîtront à l'atelier Grichting.

Un *Hibou* s'éclaire de sa propre vision nocturne, à l'heure où tout est sombre pour les humains.

Et voici la clarté, dans la *Nature morte* aux tons de fresque (le carton est du peintre parisien Raymond Cailly). L'onyx de Carso y côtoie tendrement les bleus turquins et les plis blancs du linge. Le volume de la cruche, l'étonnante transparence du verre, tout est juste, apaisant.



S. CHARLES BORROMÉE
(Collège St-Charles, Porrentruy)

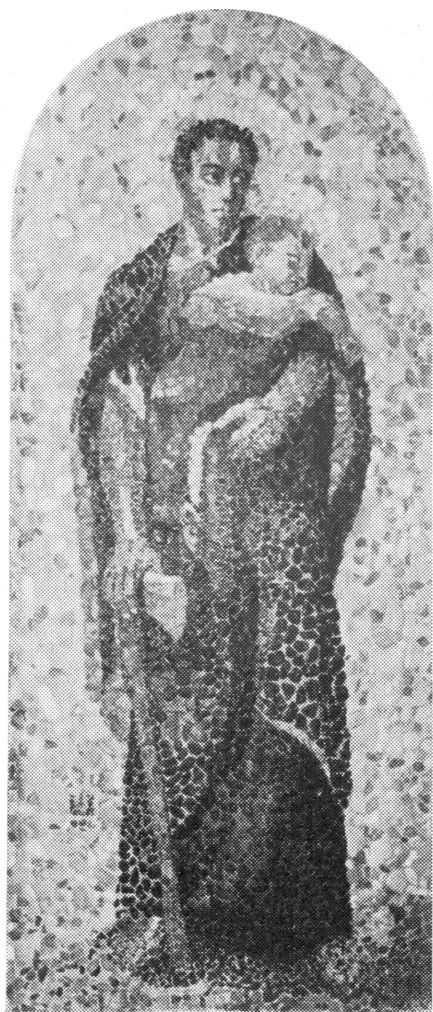
Mais le ciel se conquiert aussi dans le sang. Médiéval d'esprit, le *Saint Denis* de Lutèce a la vigueur d'une œuvre impérisable. Il s'éloigne de tout académisme pour rejoindre par la forme les plus hautes traditions des mosaïques byzantines du V^e siècle. On pense à la sève de Péguy, « car le surnaturel est lui-même charnel et l'arbre de la grâce est raciné profond ».

Sur la paroi de bois de l'atelier, l'œil conquis se repose à la contemplation d'une tapisserie de pierres, *Fleurs des Alpes*, si nuancées qu'elles ont dû forcer le sourire d'une Dame à la Licorne.

En 1938, au Musée Rath, les Grichting représentèrent le Valais à l'Exposition d'Art sacré avec *Quatre Évangélistes*, sorte de camaïeu de silex au dessin serré. Quelques années plus tard, Berne leur attribuait le prix de sculpture... pour une mosaïque d'un style très dépouillé : *Tête de lionne*.

Puis ce fut la féconde collaboration avec Paul Monnier. De grandes œuvres murales ont ennobli beaucoup d'églises et d'édifices publics. L'inspiration et le métier de Monnier et des Grichting donnent des mosaïques à Sierre, à Loèche, à Chamousson, à Bex, à l'abbatiale de St-Maurice.

A Porrentruy, le soleil émietté contre le mur de St-Charles, fait chanter les pierres d'or éparées sur son aire. Sépia noire et ocrée, l'ondulation rythmique de Borromée s'inscrit dans ce mur avec l'intensité et la sobriété d'une figure de Cosimo Tura. Le mouvement des draperies rousses accompagne harmonieusement l'architecture des corps et la composition reste d'une lisibilité parfaite malgré le fondu des teintes. Les accents tombent juste et sont mis par les mosaïstes avec une maîtrise éblouissante. Ah ! cette tache rouge sur le chapeau du cardinal et ce soleil d'ocre sur le col du garçon accroupi ! Et les lueurs sur les doigts spiritualisés de S. Charles ! Et ce lobe d'oreille incandescent ! On ne peut les oublier, comme on est poursuivi par son arcade sourcilière d'ascète. Seule peut-être la jambe droite de l'enfant reste un agglomérat de cailloux. Mais c'est l'unique faille à cette œuvre. Monnier et les Grichting sont parvenus à exprimer, par des moyens très sobres, le feu du saint de Milan, qui s'épuisa dans l'héroïsme et la charité. L'art est vraiment ici « forme d'un contenu ».



S. JOSEPH



S. AUGUSTIN

(Cathédrale de St-Maurice)

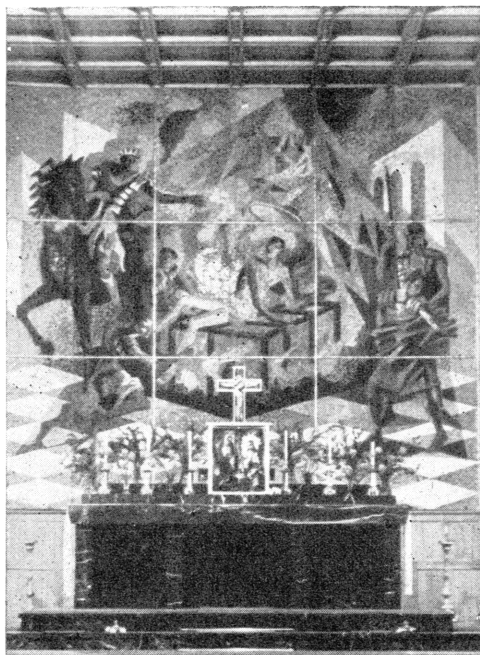
Cette impression, nous l'avions déjà à la Basilique de St-Maurice. Les teintes de terre, les galets frustement cimentés du *Saint Joseph* et du *Saint Augustin* sont parfaitement incorporés à la rugosité du mur roman. On éprouve un grand apaisement devant la simplicité de ces deux figures. Joseph ne porte qu'une hache ; et le petit ange de la légende augustinienne n'a pas d'ailes : à peine il se manifeste, impuissant à vider la mer avec sa coquille. Ce qu'on retient de lui, c'est ses courbes et sa lumière. Ainsi, bien mieux que par la précision de l'anecdote, Monnier nous entretient de la vanité des réponses humaines.

Le jour où l'on plaçait la *Pietà* à l'Abbaye de St-Maurice, le clocher s'effondra. On la transporta sur la paroi qui termine la nef latérale et c'est elle maintenant qu'on voit en entrant. L'on s'y arrête longtemps, car tout est don et dépeuillement dans ce clair-obscur de cendre et de sépia. Oui, tout est don et c'est la contemplation d'œuvres de cette trempe qui dut faire dire à Grégoire-le-Grand : « Autre chose est d'adorer une image, autre chose d'apprendre par le moyen de l'image à qui doivent aller nos adorations. »

Toujours plus dépouillés, Monnier et les Grichting ont créé l'an dernier cette promenade mystique de *Nicolas de Flue* pour la cathédrale de St-Maurice. Véritable contrepoint pictural, où la polyphonie des plans nous donne l'impression de magie. Les teintes sobres — mais toujours intenses — les plans, les valeurs s'appellent, se suivent, se répondent sans détruire l'équilibre de la composition. Les mosaïstes mirent beaucoup d'amour à l'exécution du Saint Nicolas. Pour arriver à la richesse de ces gris nuancés, de ces roses irradiants, quelles peines, mais quelle joie aussi !

Hélas ! depuis bientôt deux ans, Constantin Grichting, le probe artiste au clair regard, n'œuvre plus. La mort le terrassa à son atelier, alors qu'il commençait à travailler à une grande mosaïque pour l'église de Bonfol.

Sur-le-champ, sa femme poursuivit l'œuvre ébauchée et la mena à chef en trois mois. Grâce à son énergie, les fidèles du pays d'Ajoie contemplent maintenant, au-dessus du maître-autel, cette immense fresque de pierres où le brasier de *Saint Laurent* irradie d'incarnat et de cramoisi les cinq Romains qui l'encerclent de leur haine vert cuivrée. Le cavalier en reçoit des reflets apocalyptiques, les verts agressifs s'embrasent,



S. LAURENT

(Eglise de Bonfol)

le cheval flamboie, mais l'homme agenouillé au premier plan recueille au creux violet de sa robe l'extase mystique du saint.

L'austérité de la composition, l'équilibre de la construction architectonique font paraître plus violent encore ce dialogue rouge et vert. On sort de l'église poursuivi par cet embrasement.

Monnier accomplit là un tour de force et Suzanne Griching l'a audacieusement suivi en réalisant la géante entreprise de couvrir une surface de trente-six mètres carrés en petits cubes de pierre.

Depuis lors, Suzanne Grichting a créé pour l'église des Trois Rois, à Zurich, deux grandes mosaïques, *Marie* et *Joseph*, hautes symphonies en blanc.

Il existe dans l'atelier solitaire de Loèche une réplique à la *Perdrix des neiges* acquise par l'Etat français. C'est une des meilleures créations des Grichting. Elle résume leur esprit par la sobriété élégante de son exécution. La justesse des rapports entre la blancheur de l'oiseau et celle de l'atmosphère qui l'enveloppe est étonnante. Tout est tendresse, douceur de plumes en cet oiseau palpitant. Chaque pierre de la mosaïque semble avoir trouvé sans effort l'unique place qu'elle pouvait occuper. Mais ne nous abusons pas. Cette liberté apparente est le fruit d'un rude combat. Valéry disait : « Je prétends que l'artiste finisse par le naturel... : le spontané est le fruit d'une conquête. » Et tout est conquête dans la vie et l'œuvre des Grichting.

C'est un des mérites de Suzanne Grichting d'avoir soutenu le rythme des compositions par ces pierres qu'elle taille selon leur rôle dans l'ensemble. Il faut *voir* juste avant de *faire* juste. A l'opposé des décorateurs modernes qui ne savent plus voir et enlèvent tout accent lorsqu'ils stylisent, Suzanne Grichting, comme les Japonais et les Assyriens, donne l'accent juste en accusant le rythme. C'est presque toujours au squelette que s'accrochent les lumières du quartz ou de la calcite, ce qui donne à la composition une structure vivante et claire. Souvent, les accents sont indiqués par des pierres beaucoup plus allongées que les autres et orientées dans la direction de l'ossature. En place, cela paraît si naturel qu'on ne songerait guère que la jeune femme eût inventé ce procédé.

Lorsqu'on regarde les feuilles noires et blanches que Suzanne Grichting recouvre du puzzle d'une future mosaïque, on voit qu'elle ne néglige rien, comme Le Poussin, pour atteindre l'harmonie dans son œuvre.

Jeannette HUGUENIN